

Jeu

« Passion fast-food »

Christine Borello

Numéro 57, 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/27310ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Borello, C. (1990). « Passion fast-food ». *Jeu*, (57), 156–159.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le chat Alfredo était merveilleux de souplesse, d'acrobaties, de jeux, de complicité, de jeunesse, d'étonnement. Et l'actrice, qui ne parlait que par son corps et son visage, ajoutait une grande légèreté à l'atmosphère autrement feutrée. Certaines des improvisations gestuelles d'Angela Laurier manquaient de précision, et son jeu glissait parfois vers la performance de la contortionniste, mais elle a su établir, à partir d'une grande écoute et d'une solide complicité avec Roch Aubert, un jeu dont on pourrait dire qu'il était porté par le regard. Dans ses meilleures scènes, elle réussissait à tout communiquer par le regard et par le mouvement de son corps.

Marie-Élaine Berthiaume avait à proposer tous les personnages féminins sortis de l'imaginaire fécond et sensible de Monsieur Léon. Son texte dit d'une voix cristalline, sa douce présence, ses gestes et déplacements tout en délicatesse lui permettaient de créer des personnages attendrissants et attachants. Et pourtant, contrainte importante, l'actrice n'apparaît toujours qu'à la fenêtre, comme dans un cadre, sauf pour cette merveilleuse scène de la fin où elle entraîne Monsieur Léon dans une valse de rêve.

une écriture sur structure croisée

Monsieur Léon m'a rappelé que les vieilles personnes sont les plus merveilleux conteurs qui soient. Parce qu'elles savent la valeur du quotidien tout comme celle du rêve, du souvenir et de la poésie. Parce qu'elles savent que la douceur de vivre est possible.

L'écriture de Serge Marois m'a rappelé que le temps est réversible et que l'espace est fait pour être habité, comme un territoire. Son texte m'a fait voyager du petit matin des rituels jusqu'au sommeil et au rêve, en même temps qu'il me faisait vivre à rebours les moments d'une vie pleine de sensibilité et d'ardeur. Texte sobre qui laisse leur place au mouvement de l'acteur, à la voix, à l'objet, à l'image. Texte qui s'imbrique dans un langage du visuel. Mots qui ouvrent la porte des univers intérieurs, des mondes fictifs mais surtout des sensibilités fines. L'auteur a su dire le temps inexorable tout autant que la portée infinie du regard.

Depuis *les Boîtes*, *Train de nuit*, et maintenant avec *Monsieur Léon*, Serge Marois confirme le sens de son écriture qui conjugue le dramatique et le poétique, qui situe des personnages au point de jonction du monde intérieur et des mondes publics. C'est une écriture qui surgit du réel et qui invite à le déborder. Serge Marois trouve dans le quotidien un tremplin à l'imaginaire, et cet imaginaire en est un propre à la scène avec les acteurs, les objets, la toile de fond, la musique. Voilà un auteur qui sait trouver la jonction entre le réel et l'imaginaire, entre le quotidien et le rêve, entre le théâtre miroir et le théâtre exploratoire de mondes fictifs et pourtant combien vrais.

hélène beauchamp

«passion fast-food»

Textes de Normand Charette, Jean-Marc Dalpé, Marc Doré, Michel Garneau, Marie Gignac, André Jean, Anne Legault, André Morency et Jean-Pierre Ronfard. Mise en scène : Michel Nadeau; scénographie : Myriam Blais; musique : Robert Caux, éclairages : Pierre-Alexandre Breitenstein. Avec Marie Brassard, Robert Caux, Gil Champagne, Josée Deschênes, Marie-Thérèse Fortin, Benoît Gouin, Michel Houde et Serge Thibodeau. Production du Théâtre Niveau Parking, présentée à l'Implanthéâtre du 10 au 28 avril 1990.

l'impro au menu

Sept acteurs et un musicien servent neuf auteurs, en interprétant neuf brefs textes québécois conçus spécialement à l'occasion de ce spectacle¹ autour du thème de la passion, dénoncée ici en ce qu'elle est aujourd'hui banalisée (c'est la passion-minute!), consommée à un rythme trépidant et à bon compte (ce qui finit par coûter très cher, comme le montre le texte de Michel Garneau, *Je ne suis pas seule* où l'héroïne souffre justement d'une solitude insupportable). Chacun des textes a été travaillé selon une, deux ou trois perspectives, ce qui donne dix-sept productions d'environ vingt minutes constituant, mises

1. Sauf un texte que le Théâtre Niveau Parking avait choisi d'extraire de *Requiem*, une pièce de Marc Doré écrite en 1988 et présentée au Conservatoire de Québec en 1989.

Passion Fast-Food, création du Théâtre Niveau Parking, mise en scène par Michel Nadeau à l'Implanthéâtre de Québec. Sur la photo : Gil Champagne, Michel Houde, Marie Brassard, Benoît Gouin et Marie-Thérèse Fortin. Photo : Claudel Huot.



bout à bout, six heures de spectacle où puiser chaque soir. Si l'on considère que les distributions sont elles aussi variables (la plupart des rôles féminins peuvent être joués par chaque actrice comme la plupart des rôles masculins par chaque acteur), on s'aperçoit qu'il y a 344 variations plastiques possibles², à l'intérieur des dix-sept mises en scène. Sept à huit d'entre elles (dont la dernière a souvent fait l'objet d'un rappel) seront, au choix des spectateurs, représentées chaque fois.

En un défilé rapide, les acteurs jaillissent sur scène comme des encres noires prêtes à bondir pour écrire les jeux qui leur seront commandés. Le septième entré est également le meneur de jeu. C'est Benoît Gouin, vif et délié. Il saute sur l'avancée droite de la scène, et convie un spectateur à choisir sa formule de passion, la version (quand il y en a plus d'une) dans laquelle elle sera représentée, ainsi que la distribution. Pendant ce temps, ses co-acteurs se sont installés sur une rangée de chaises placées en contrebas de l'espace érigé pour les spectateurs. Ils réapparaîtront chaque fois pour se présenter au public au moment de la détermination de la distribution. Enfin, une fois tous les paramètres établis, ainsi que la minute de préparation écoulée, le morceau choisi pourra commencer.

Ce qui est avant tout remarquable, c'est la qualité des acteurs réunis par le Théâtre Niveau Parking. Ceux-ci sont rapides, disponibles, attentifs et ont réalisé pour ce spectacle un travail d'équipe étonnant. Ils méritent bien le titre de «fildeféristes» que la presse locale leur a accordé. La souplesse et la finesse que l'on voit dans leur jeu est certainement aussi imputable à la direction d'acteurs de Michel Nadeau, qui réalise, en tirant parti des textes, de bonnes mises en scène de groupes et permet individuellement aux comédiens d'excellents numéros.

Il fallait, en créant le spectacle à l'Implanthéâtre³, qui n'existe que depuis cinq saisons, compter avec le handicap d'un public encore non assuré et donc offrir la production la plus séduisante possible. C'est ainsi que les règles du jeu de *Passion Fast-Food* s'inspirent de celles proposées par Jean-Pierre Ronfard au Conservatoire de Québec pour un spectacle de finissants il y a dix ans, au moment des débuts de la L.N.I. Michel Nadeau y participait. Le souvenir de cet événement de grande intensité ludique s'est imposé à lui, et il s'en est servi pour relancer la compagnie

2. Selon les calculs de Benoît Gouin.

3. Rebaptisé «Périscope» depuis le 27 avril 1990, à l'issue d'un concours public.



«[...] un grand espace de jeu, [...] avec différents niveaux, différents recoins. [...] Au niveau le plus bas du sol, comme au fond d'un précipice, trois silhouettes de cadavres sont tracées.» Sur la photo : Josée Deschênes, Serge Thibodeau et Marie Brassard dans *Passion Fast-Food*, spectacle présenté à l'Implan théâtre. Photo : Claudel Huot.

à ce moment de son existence. À l'époque du Conservatoire, les textes étaient tirés du répertoire international classique, et l'on faisait tourner chaque soir une roue pour déterminer lesquels seraient joués. Dans *Passion Fast-Food*, on remet le hasard au public, et c'est parmi des textes québécois contemporains, conformément à l'une des missions que le Théâtre Niveau Parking s'est fixées, que s'opèrent les choix. C'est avec joie que le spectateur se saisit de l'occasion qui lui est offerte de participer à la composition du *menu du soir*, mais avec inquiétude aussi, car c'est tout de même une passion qu'il lui est donnée de choisir. Il y a là, en effet, contradiction dans les termes. Car on ne choisit pas l'émotion qui va nous étreindre, c'est elle qui nous saisit («c'est plus fort que moi» dit-on). En plaçant ainsi le spectateur dans une situation paradoxale, un peu troublante, le Théâtre Niveau Parking accentue sa critique du traitement actuel de nos passions.

Il y a également un intérêt certain pour le public à vivre le rapport d'intimité au travail théâtral qu'établit un tel spectacle. Les spectateurs se trouvent en effet face à un grand espace de jeu,

qu'ils reconnaissent comme tel, avec différents niveaux, différents recoins. Des pans muraux de briques ou lisses, des graffiti clairsemés et quelques tableaux-affiches suggèrent l'intérieur aussi bien que l'extérieur. Au niveau le plus bas du sol, comme au fond d'un précipice, trois silhouettes de cadavres sont tracées. Le jeu policier est ainsi évoqué, et ce détail scénographique vient en écho aux textes finalement assez «noirs» proposés par les auteurs. À droite de l'aire de jeu, se trouvent — encore à vue — une rangée de costumes sur cintres, un alignement de chaussures, une longue table couverte d'accessoires, tandis que, sur la gauche, siège au cœur de ses instruments le musicien. Le spectateur a continuellement affaire à la personne et aux personnages des acteurs, comme il a l'occasion, s'il le souhaite, de comparer jusqu'à trois options esthétiques d'un même texte et de se familiariser ainsi avec le travail de mise en scène. Dans un tel dispositif, le spectateur fait corps avec l'acteur, approche le travail théâtral. Davantage que la fascination, le théâtre de *Passion Fast-Food* suscite la compréhension du monde théâtral.

théâtre niveau parking

Passion Fast-Food est le quatrième spectacle du Théâtre Niveau Parking, compagnie que Josée Deschênes, Benoît Gouin et quelques-uns de leurs compagnons de conservatoire ont «lancé à la mer» en 1985. Tout avait en effet commencé l'année précédente, lors de l'«Été des voiliers», au moment où Parcs Canada leur avait commandé un spectacle destiné au parc de l'artillerie. À partir de cette contrainte de lieu (une ancienne poudrière), le groupe avait créé, sous la direction de Robert Lepage, *le Bal des balles*, spectacle historique, humoristique et à tendance acrobatique qui, repris l'année suivante et devenu *Coup de poudre*, fut la première production de la compagnie, désormais constituée. Puis, continuant à créer à partir d'un lieu, le Théâtre Niveau Parking mit sur pied, dans une salle de danse, *Danses-tu*, spectacle construit autour des danses de société, auquel Michel Nadeau collabora pour la mise en scène. L'année suivante, ce dernier entra dans la compagnie en même temps que Lorraine Côté et Marie Brassard pour créer en deux étapes avec Pierre-Philippe Guay, Jack Robitaille, Benoît Gouin et Josée Deschênes, la «comédie poétique environnementaliste» *Un sofa dans le jardin*. Cette création, qui narre la disparition progressive d'une famille, finalement enfouie sous une montagne de sacs de poubelles, ou aspirée par eux, a fait partie de la sélection de la Quinzaine internationale du théâtre de Québec l'été dernier.

Tout en orientant sa recherche autour des lieux, du corps et du mouvement, le Théâtre Niveau Parking travaille à appréhender la réalité contemporaine urbaine et à la traiter à la scène sur un mode humoristique et poétique. Dans cette perspective, cette compagnie, l'une des plus dynamiques et des plus stimulantes de Québec, axe ses productions sur la création et sur le répertoire contemporain québécois. *Passion Fast-Food* fait d'ailleurs découvrir d'intéressants textes du dernier cru de Marc Doré, André Jean, Jean-Pierre Ronfard, Michel Garneau et, de manière plus audacieuse encore, crée un «inédit» à Québec en y donnant à entendre des œuvres de Jean-Marc Dalpé (qui signe un écrit palpitant et drôle sur la passion équestre), de Marie Gignac, Anne Legault, Normand Chaurette et André

Morency. C'est d'ailleurs dans l'adaptation d'un des romans de ce dernier, *Terminus*⁴ (voyage fantasmagique à partir d'un coup de foudre), que le Théâtre Niveau Parking aura puisé son plus récent défi.

christine borello

4. *Terminus* est paru récemment aux Éditions du Beffroi et a été réécrit pour la scène par André Morency et Michel Nadeau. La première de ce spectacle a eu lieu le 23 novembre 1990 au Périscope.